

— Quelque chose me dit que vous avez sur moi une influence fatale.

— Oh ! oh ! Pourtant mon cher comte, il n'y a pas bien long temps que j'ai l'honneur de vous connaître. En admettant que je sois aujourd'hui votre mauvais génie, comme vous le prétendez, vous en avez eu un ou plusieurs autres avant moi. Voyons, parlons sérieusement, est-ce parce que j'ai cru devoir vous donner quelques conseils, que vous n'avez pas suivis, que j'exerce sur vous une influence fatale ?

— Je n'en sais rien. Mais pourquoi êtes-vous attaché à mes pas comme mon ombre ? Si je vais à mon cercle, je vous y trouve, quand j'entre dans un salon vous y êtes, je vous rencontre aux Champs-Élysées, aux courses, au café, sur les boulevards, je vous retrouve au théâtre, devant moi, derrière moi ou à côté de moi, vous êtes toujours là... Vous êtes partout, partout. Pourquoi cela, dites, pourquoi ?

— Allez-vous me faire un crime d'aimer à me trouver où vous êtes ?

— Non, mais !

— Achevez.

— Votre persistance à me suivre partout, comme un garde du corps, a lieu de me surprendre. Je ne m'explique pas cela, j'y vois quelque chose d'étrange.

— N'y voyez, mon cher comte, que le grand intérêt que vous m'inspirez. Ne suis-je pas votre ami ?

— Oh ! mon ami !

— Comte, est-ce que vous en doutez ?

Le jeune homme ne répondit pas.

José lui prit la main et, avec un grand accent de sincérité,

— Oui, je suis votre ami, et je puis ajouter votre meilleur ami, reprit-il ; en douter serait me faire une injure. Vous êtes de ceux qui savent le mieux attirer la sympathie, mon cher Ludovic, votre première poignée de main l'a fait naître en moi et tout de suite j'ai éprouvé pour vous une véritable amitié.

Le jeune homme le regarda fixement.

— Au fait, dit-il, je ne risque rien à vous croire.

— Écoutez, Ludovic, reprit José, j'ai de l'expérience, j'ai vécu, je connais la vie, je n'agis plus et ne me laisse plus entraîner par l'enthousiasme ; toutes mes

actions sont raisonnées ; à mon âge, l'amitié que donne un homme est toujours vraie. Vous pourriez me demander aussi pourquoi je m'intéresse à vous. — Je vous répondrais : parce que vous avez la jeunesse, l'ardeur et l'enthousiasme, ce que j'ai eu et que je n'ai plus. Je vous regarde en me disant : Autrefois j'étais comme lui ! Oui, vous me rappelez tout mon passé, quand je voyais s'ouvrir devant moi l'avenir avec ses beaux et vastes horizons. Maintenant, je m'achemine vers les ténèbres, tandis que vous, mon cher comte, vous marchez en pleine lumière.

Je vous le répète, l'amitié que j'ai pour vous est sincère. Tenez, mon cher Ludovic, pour vous, je suis capable de faire bien des choses.

— Il n'y a plus rien à faire pour moi, répondit le jeune homme en hochant la tête.

— Je crois, au contraire, qu'il y a beaucoup à faire. Mais ce n'est pas ici que je peux vous parler d'une idée qui m'est venue, d'un projet que j'ai conçu ; nous en causerons dans un autre moment. Alors, vous aurez la preuve que je suis votre ami.

M. de Montgarin l'écoutait distraitement ; il restait préoccupé et sombre.

— Vous n'êtes pas gai ce soir, reprit José ; quelle est donc la pensée qui vous obsède ?

— Je pense à ce que je ferai demain, répondit Ludovic avec un accent singulier.

— Ah ! Et que comptez-vous faire demain mon cher comte ?

— Monsieur de Rogas, c'est mon secret.

— Que je connais, se dit le Portugais.

Il reprit à haute voix.

— Vous n'êtes pas expansif aujourd'hui. Mais, du moment qu'il s'agit d'un secret, que vous voulez garder, je ne vous interroge plus. Parlons d'autres choses.

— Qu'avez-vous encore à me dire ?

— Quelle est la somme que vous avez perdue ce soir ?

— J'ai perdu tout ce qui me restait.

— Cela ne me dit pas la somme.

— Dix mille francs.

— Voulez-vous essayer de les reprendre au jeu ?